

ABONNEMENT

Sauumur : Un an 30 fr. Six mois 16 Trois mois 8

Poste :

Un an 35 fr. Six mois 18 Trois mois 10

On s'abonne :

A SAUMUR, Au bureau du Journal ou en envoyant un mandat sur la poste, et chez tous les libraires.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS

Annonces, la ligne . . . 20 Réclames, — 30 Faits divers, — 75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction es annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS, A L'AGENCE HAVAS 8, place de la Bourse.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 26 AVRIL

DÉCLARATION

DE

M. LE COMTE DE PARIS

Voici les paroles que M^r le Comte de Paris vient d'adresser aux personnages politiques qui sont allés le voir depuis son retour en Angleterre :

« La crise est grave. Il faut l'envisager de sang-froid, car elle était inévitable. Je l'avais annoncée, l'année dernière, dans mes Instructions aux représentants du parti monarchiste. Les événements m'ont donné raison. Les dissensions intestines frappent d'impuissance le gouvernement de la République. Prodigue et persécuteur à l'intérieur, il est sans crédit et sans force en Europe. Le radicalisme au pouvoir menace d'achever la désorganisation du Pays.

« Les récentes et éclatantes manifestations du suffrage universel sont le cri de la France lassée d'un tel régime et aspirant à la délintrance. Ce mouvement est la conséquence naturelle et logique des violations, des scandales qui ont révolté la conscience publique, de l'abus du régime parlementaire entre les mains d'un parti despotique ; et rien n'est plus juste que de réclamer, avec la dissolution d'une Chambre discréditée, la révision d'une Constitution qui ne laisse plus à la Nation le droit de disposer librement de ses destinées. Les monarchistes n'ont pas attendu la crise actuelle pour demander la révision. Je l'ai inscrite moi-même sur leur programme. Je le leur rappelle aujourd'hui.

« Mais, mon devoir est également de le dire, ce mouvement s'épuiserait inutilement ou conduirait la France aux plus graves périls si elle croyait qu'un nom seul, quel qu'il soit, pût être une solu-

tion. Et c'est une solution qu'il lui faut. Pour la lui donner, tous les conservateurs doivent demander la révision non à des Assemblées divisées, dans lesquelles ils sont en minorité, mais au Pays lui-même, loyalement consulté.

« A l'heure décisive, il comprendra que cette solution doit être la Monarchie telle que je l'ai définie, et au rétablissement de laquelle je consacre tous mes efforts. Seul, ce gouvernement stable peut, sans confisquer les libertés publiques, assurer à notre démocratie laborieuse la sécurité dont elle a besoin, élever le pouvoir au-dessus des assemblées et des partis, et garantir ainsi à la France l'ordre à l'intérieur, la paix à l'extérieur. Ce jour-là, la Monarchie, acceptée par tous les bons citoyens, quelles qu'aient été auparavant leurs préférences, fera appel au dévouement de chacun pour travailler, avec l'aide de Dieu, au relèvement de la Patrie. »

La déclaration de Monsieur le Comte de Paris et la Presse

La déclaration de Monsieur le Comte de Paris est reproduite par tous les journaux ; la presse conservatrice lui fait un respectueux et sympathique accueil. Quant à la presse républicaine, elle essaie vainement d'atténuer la haute portée de cet appel adressé au bon sens national.

La République française apprécie ainsi le manifeste :

« Comme MM. Bonaparte père et fils, le petit-fils de Louis-Philippe répudie le régime parlementaire ;

« Comme eux, il réclame la dissolution ; « Comme eux, il réclame la révision ; « Comme eux, il déclare le gouvernement de son pays « sans crédit et sans force en Europe ».

« Nous n'avons jamais attendu autre chose du « patriotisme » de M. le Comte de Paris.

« Le programme de M. le Comte de Paris est identique à ceux de MM. Jérôme Bonaparte, Victor Bonaparte et Georges Boulanger.

« Il comprend les mêmes articles. »

Pour la France, ce qu'il y a au fond de cette déclaration, c'est surtout que le Comte de Paris voudrait remplacer la République.

De l'article que M. Edouard Hervé consacre dans le Soleil à la déclaration de Monsieur le Comte de Paris, nous extrayons ce qui suit :

« Il était bon de rappeler qu'il y a, pour sortir de la République, une autre porte que celle du césarisme. La France aura bientôt à faire son choix, car la révision aujourd'hui est inévitable ; il existe dans le pays, cela ne peut plus faire de doute, une énorme majorité révisionniste. D'accord sur la nécessité de mettre fin à l'ordre de choses actuel, cette majorité se divisera sur la question de savoir comment le remplacer. La décision du pays ne serait pas douteuse si cette question était examinée de sang-froid au lieu d'être résolue sous l'empire d'un engouement irréflectif.

« La République a compromis les institutions libres. Le césarisme les détruirait. La Monarchie les sauverait en les transformant. »

On lit dans la Petite Presse :

« Monsieur le Comte de Paris adresse de nouveau la parole à la France.

« A tous les hommes de bonne volonté, à tous ceux qui aspirent pour le pays à des destinées meilleures, le Prince indique la voie à suivre.

« La France entendra et comprendra ce magnifique langage. »

On lit dans le Gaulois :

« Impossible de mieux définir la situation lamentable de ce pays et d'indiquer avec plus de clairvoyance et d'autorité la solution nationale et réparatrice qui doit rendre à la patrie ses grandeurs perdues. »

Le Figaro dit :

« Le document que nous publions est

plus qu'une conversation, il est un acte. Et les déclarations si nettes qu'il contient seront certainement très commentées. Il prouve, en tout cas, que le Prince, dans son exil, suit de très près toutes les manifestations du pays. Le Prince croit à la fin de la République, il constate la puissance du mouvement qui veut en précipiter la chute ; il a la foi qu'il représente le régime qui pourrait panser tant de blessures, et rendre à la France le calme, la prospérité, la sécurité, les alliances : il est dans son rôle royal. Il est en outre révisionniste et plébiscitaire, il est moderne. »

LA DROITE ET LA REVISION

L'Univers publie la lettre suivante que lui adresse M. de Mun :

« Paris, le 24 avril 1888.

« Mon cher monsieur Vauilloit,

« La Droite royaliste a voté, dans sa réunion du 20 avril, un ordre du jour ainsi conçu :

« La Droite royaliste, fidèle à ses résolutions antérieures et à sa ligne de conduite constante, a décidé qu'elle se maintiendrait sur le terrain de la révision et de la consultation du pays. »

« En annonçant cette nouvelle dans l'Univers du 22, vous exprimiez en quelques mots les inquiétudes que vous inspirait le vote de la Droite, et vous lui reprochiez de n'être pas suffisamment clair.

« J'ai vivement soutenu, dans la réunion, l'opinion qui a prévalu. C'est à ce titre que je vous demande la permission de vous l'expliquer en quelques mots : si vous voulez bien, avec votre bienveillance ordinaire, publier ma lettre, ce sera, en même temps, pour moi, un moyen de répondre aux questions qui me sont adressées par beaucoup de catholiques sur la politique à suivre dans les circonstances où nous nous trouvons.

« Le régime qui, depuis douze ans, nous a traités comme des ennemis publics, est

41 Feuilleton de l'Echo Saumurois.

LA FIN D'UN ROMAN

SUITE DE

L'Institutrice à Berlin

PAR M^{lle} MARIE MARÉCHAL.

Lorsque Giselle entra dans la troisième pièce, chambre à coucher du jeune seigneur, Méa avait fort à faire pour le calmer.

L'enfant était rouge comme un homard à force d'avoir crié ; il se démenait comme un possédé sur les genoux de sa nourrice qui ne savait plus que faire.

« Ah ! madame la gouvernante ! s'écria-t-elle dès qu'elle aperçut Giselle, vous allez venir à mon secours, vous qui êtes une savante à ce qu'on dit. J'y perds mes peines, voyez-vous : ce petit monsieur-là a beau être baron, il est méchant comme un diable, et si ce n'était les florins qu'on m'a comptés au bout du mois, je ne ferais pas de vieux os ici.

Giselle aimait les enfants, elle se demanda pourtant s'il lui serait possible de s'attacher à ce petit laideron qui, autant qu'on pourrait en juger à six semaines, devait être entêté, violent, doué en un mot de plus mauvais caractère.

Depuis que Giselle le tenait dans ses bras, il avait redoublé de cris et de fureur. Ses petits yeux clignotants se fermaient de leur mieux pour ne pas voir « Erbeind », l'ennemi héréditaire. Son poing se crispait menaçant ; tout son corps s'agitait dans une convulsion extravagante, enfin, il était si laid, si peu attrayant, sa figure grosse comme le poing ressemblait si bien à celle d'un singe dans l'encadrement de son bonnet de dentelle, que la jeune fille s'empressa de le rendre à sa nourrice.

« Oh ! il n'est pas beau, dit celle-ci avec une répugnance visible. Ce n'est pas un enfant à vous faire honneur. Aussi à la promenade je ne relève pas souvent son voile brodé, je vous en réponds !

« Chut ! murmura Dorothée en mettant un doigt sur ses lèvres.

« Eh bien ! après ?

« Si madame vous entendait, ou bien les jeunes comtesses ! elles riaient de lui à qui mieux mieux.

« Cela prouve qu'elles ne sont pas difficiles, dit Méa avec le plus grand calme, mais au lieu de tant jaser, mademoiselle la femme de chambre, vous feriez mieux de tirer un fauteuil à M^{lle} la gouvernante.

« Je l'aurais déjà fait si je pouvais poser le mioche dans son berceau, mais il pousse des cris de paon quand je fais mine de l'y mettre.

Dorothée avança un fauteuil avec la plus mauvaise grâce qu'elle pût trouver dans son arsenal de méchante humeur.

« Vous aurez bien assez de peine, allez, sans compter que vous n'avez même pas le plaisir de m'ôter la mienne. Ça a-t-il du bon sens, je vous le demande, d'empêcher deux personnes de dormir au lieu d'une, pour un vermineau de cette espèce.

Dorothée déclara qu'elle ne pouvait entendre de pareils propos et que si la nourrice continuait, elle se verrait obligée d'en avertir M^{lle} la baronne.

« A votre aise, ma mie, je ne crains personne ici, entendez-vous bien, et si mes propos vous gênent, la sortie est libre.

D'un geste superbe, Méa désigna la porte.

Décidément, le mouton se faisait bétier.

En dépit de la vulgarité de ce langage, Giselle se sentit en sympathie avec cette brave femme point flatteuse et disant les choses telles qu'elle les pensait.

Après le départ de Dorothée, la bonne Méa ouvrit son cœur à Giselle qu'elle persistait à appeler M^{lle} la gouvernante, sans doute pour lui témoigner plus de respect.

Giselle eut beau protester qu'elle n'avait aucun droit à l'appellation de madame.

« Ça vous viendra un jour, ma belle demoiselle, mais du moment que cela vous contrarie, je ne vous appellerai plus madame. C'était pour

faire une différence avec cette vilaine créature qu'on appelle ici M^{lle} Dorothée ; si celle-là trouve jamais chaussure à son pied, c'est moi qui serai étonnée !

« Vous êtes des environs de Hambourg ? demanda la jeune fille.

« Oui, vous avez vu cela tout de suite à mon costume. Vous êtes donc venue par chez nous ?

« Non, mais j'ai vu souvent, depuis que je suis en Allemagne, des habillements tels que le vôtre sur des gravures.

« Chez nous, je ne le mettais pas tous les jours. Ça coûte cher, allez, un atifement comme celui-là ! Il vient de ma mère et je ne le mettais qu'aux fêtes carillonnées, mais M^{lle} la baronne m'a dit de ne pas le ménager, c'est son affaire.

Méa faisait une nourrice superbe dans son brillant costume.

Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'y rencontraient, depuis les bas de laine tricolores jusqu'à la robe courte, découvrant le soulier à boucles et le corsage brodé d'or et d'argent.

Seule, la coiffure aux grandes ailes noires reposait le regard dans cet ensemble chatoyant.

« Je ne sais pas pourquoi ils m'ont fait venir de si loin, reprit la nourrice, il ne manque pourtant pas de femmes par ici. Enfin, je suis venue parce que les conditions étaient belles, et que si je reste jusqu'au bout, j'aurai de quoi me faire bâtir une

désormais condamné; le pays se révolte contre lui, il en a assez. Quoi qu'on pense du moyen qu'il prend pour le dire, il le dit assez haut pour qu'il soit impossible de ne pas l'entendre.

» Les catholiques ne peuvent s'en plaindre. La République parlementaire a vécu de la guerre qu'elle leur a faite; elle en meurt; c'est la justice.

» Pendant longtemps nous avons protesté, sans rencontrer autre chose que la sympathie de la minorité: aujourd'hui, la coalition de toutes les misères, de toutes les déceptions, unit sa voix à la nôtre, et le peuple pour qui ce régime, qui lui avait tout promis, n'a rien pu ni rien voulu faire, est las de le subir.

» Ce n'est pas à nous de l'en blâmer. Ce n'est pas davantage à nous de soutenir l'édifice en ruines, en acceptant une alliance avec les hommes qui nous en ont, eux-mêmes, chassés par la violence.

» Qu'ils s'appellent radicaux ou opportunistes, pour tous nous sommes l'ennemi; nous en avons fait, à nos dépens, l'année dernière, la triste expérience.

» Leur règne s'achève. Ils n'ont rien à espérer de ceux qui ont été leurs victimes. Au contraire, puisque la brèche est ouverte, il faut nous y jeter résolument. Derrière cette brèche, il y a une porte: c'est la révision de la Constitution, qui est le moyen légal de la changer. Il faut la forcer, si on ne l'ouvre pas.

» Vous demandez ce que sera cette révision et dans quel sens elle se fera. Je n'ai pas besoin de vous dire comment je la comprends: je suis un trop ancien royaliste pour qu'on puisse en douter.

» Mais il ne s'agit pas ici de mon opinion: il s'agit de celle du pays. C'est à lui de la dire. Je demande qu'on le consulte loyalement et sincèrement.

» Il semble que l'heure de Dieu soit venue; suivant le mot de Monsieur le Comte de Chambord, il faut que la parole soit à la France.

» Voilà le vrai moyen de faire la révision.

» Si la Chambre, pour obéir à M. Floquet, refuse de la voter immédiatement et sans réserves, elle est condamnée; il faudra qu'elle s'en aille. Si le congrès s'assemble, pour répondre par un simulacre de révision à la clameur du pays, il est condamné comme la Chambre: il faudra qu'il prononce lui-même sa dissolution et qu'il en appelle à la nation.

» De toutes manières, la consultation du pays s'impose. C'est en nommant des représentants pour reviser la Constitution, qu'il affirmera sa volonté.

» Quel que soit le moment des élections générales, en fait, la lutte électorale est ouverte. Nul ne peut résister au torrent d'opinions qui se déchaîne depuis un mois: il ira grandissant.

» Nous n'avons rien à regretter de ce qu'il emporte. Prenons-en la tête pour le conduire vers ce que nous désirons, et montrons au pays que nous ne craignons pas de lui faire appel.

» Voilà le terrain large, ouvert, acces-

sible à tous, où je voudrais voir les catholiques se placer, en y apportant leurs légitimes revendications, en demandant le respect de leurs droits foulés aux pieds et les réformes sociales que le peuple attend en vain depuis si longtemps.

» C'est la politique que j'ai soutenue devant la Droite royaliste et qui a trouvé son expression dans l'ordre du jour du 20 avril. Ses membres, en grande majorité, forts des instructions de Monsieur le Comte de Paris, ont accepté ce programme.

» Je sais que la majorité des autres groupes de Droite lui est acquise et je me félicite de voir ainsi, au milieu de la confusion générale, les représentants de toutes les forces conservatrices du pays se grouper devant lui dans une pensée et dans une action communes.

» Veuillez agréer, etc.

» A. DE MUN. »

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT CARNOT

Hier matin, à neuf heures et demie, s'est effectué à la gare d'Orléans le départ du premier fonctionnaire de la République. Quelle solitude! quelle désolation! quelle tristesse! Personne à la gare, en dehors du petit monde officiel payé pour y être; pas un cri, pas un salut, rien.

La figure lamentable du président Sadi Carnot s'harmonisait à merveille avec cette scène silencieuse et morne.

M. Floquet a suivi M. Carnot jusqu'à son wagon, où il l'a abandonné à son malheureux sort, en compagnie de MM. Lockroy, Deluns-Montaud et Kranz.

On télégraphie d'Orléans, 25 avril, midi :

» Le train présidentiel a été salué sur son passage par les musiques locales et les musiques de pompiers, notamment aux gares de Savigny-sur-Orge, d'Épinay, d'Étrecy, d'Étampes.

» Le long de la route, auprès des gares, sont massés des curieux qui agitent leur mouchoir et se découvrent.

» A Toury, les gendarmes ont présenté les armes.

» Dans plusieurs localités, les sociétés de gymnastique forment la haie sur le quai de la gare.

» Aux Aubrais, la station près d'Orléans, les musiques du 131^e de ligne, des 30^e et 32^e d'artillerie sont là. Le préfet et le corps des officiers accueillent le Président aux cris de: « Vive la République! Vive Carnot! »

M. Carnot a couché la nuit dernière à Limoges, qu'il a quitté dès ce matin pour Périgueux, où il est arrivé à dix heures et quart.

Après un arrêt de quelques minutes à cette gare, il est reparti pour Agen, où il doit arriver à deux heures.

L'AGITATION BOULANGISTE

Voici la protestation des députés de la Seine :

« En présence des tentatives audacieusement faites sur le nom du général Boulanger, les députés de la Seine ne peuvent garder le silence; ils ont le devoir d'exprimer franchement et publiquement leur façon de penser.

» Dans toute lutte politique, pas un patriote n'a le droit de rester neutre, c'est pourquoi les soussignés républicains élus de Paris et du département de la Seine, défenseurs résolus des libertés publiques, tiennent à déclarer qu'ils sont décidés à combattre toute velléité césarienne de quelque nom qu'elle sera.

» Ce que nous voulons, c'est le maintien de la République qui, seule, fera passer dans les lois, les institutions et les mœurs, les principes de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, cette grande charte démocratique de la Révolution française qui n'admet ni sauveur, ni protecteur, ni dictateur. »

Ont signé: Achard. — Allain-Targé. — Barodet. — Brelay. — Briou. — Bourneville. — Basy. — Camélinat. — Germain Casse. — De Douville-Maillefeu. — Camille Dreyfus. — Freybault. — De Heredia. — Laborde. — Sigismond Lacroix. — Lafont. — De La Forge. — De Lanessan. — Leffevre. — Lockroy. — Maillard. — Mathé. — Mesureur. — Millerand. — Frédéric Passy. — Pichon. — Raspail. — Tony Révillon. — Roques de Filhol. — Yves Guyot.

Ont refusé de signer: Laisant. — Michelin. — Gaulier. — Delattre. — Farcy. — Sont malades: MM. Villeneuve. — Forest. — Hude.

Le comité nommé par les étudiants vient d'adresser aux étudiants des départements l'appel suivant:

« Chers camarades, nous avons vu de près M. Boulanger et son entourage; notre conviction est faite, c'est la sinistre aventure de Décembre qui recommence; c'est le même personnel, les mêmes allures louches, les mêmes mensonges, les mêmes procédés d'embauchage.

» Si nous laissons faire, ce sera le même crime, le même gouvernement, les mêmes hontes.

» Point d'illusion, le danger est grand: il y a quelques jours, les factieux traitaient Paris en ville conquise; mais les entrepreneurs de coups d'Etat ont triomphé trop vite. Nous sommes aujourd'hui organisés pour la résistance et armés pour la lutte.

» Le comité des étudiants de Paris, élu en assemblée générale, sûr de votre foi républicaine, fait appel à votre énergie. Il faut que, cette fois encore, les étudiants soient les premiers soldats de la liberté.

» A l'œuvre, chers camarades; nos manifestations rallieront les indécis et rassureront les honnêtes gens. Notre propagande désabusera ceux que les menteurs trompent encore.

» Nos comités centraliseront les souscriptions et soutiendront tous les efforts. Nous ne savons plus s'il y a eu des divisions dans le parti républicain; nous sommes avec ceux qui crient:

» Vive la République!

» A bas Boulanger!

» Le comité antiboulangiste des étudiants de Paris. »

INFORMATIONS

M. CONSTANS S'AMUSE

En réponse à la mise en demeure du sous-secrétaire d'Etat des colonies d'opter entre son poste et son mandat, M. Constans a répondu qu'il voulait garder son poste, mais en même temps qu'il désirait revenir en France.

M. de la Porte a envoyé aussitôt une nouvelle dépêche à M. Constans pour lui demander une réponse ferme.

UNE QUESTION SANS RÉPONSE

On lit dans la Justice :

« M. Boulanger a avoué chez Rochefort (et le silence embarrassé de Rochefort devant nos mises en demeure est la plus éloquente des confirmations) qu'il aspirait à être le chef du pouvoir. »

La Cocarde dit que l'écaillet rouge, qui est la fleur préférée de M. Boulanger, doit désormais servir de signe de ralliement; de la sorte, les plébiscitaires se reconnaîtront dans les manifestations.

Il paraît que M. Déroulède compte mettre M. Boulanger à la tête de la fraction dissidente de la Ligue des patriotes qu'il s'occupe de reconstituer.

Le général Boulanger et tous ses amis ont voté l'ordre du jour accepté par M. de Freycinet.

La Justice, très contrariée, qualifie ce vote d'extraordinaire.

Elle ne sait pas, paraît-il, que Freycinet est *persona grata* de Boulanger.

LA REINE D'ANGLETERRE A BERLIN

Berlin, 25 avril. — Hier matin, à l'arrivée de la reine au château de Charlottenbourg, on remarquait sur le perron du palais le directeur de la police, le bourgmestre de Charlottenbourg et plusieurs correspondants de journaux anglais.

Le kronprinz et la princesse Guillaume, le prince Henri et le prince héritier sont entrés ensemble au château.

L'Empereur s'est levé pour recevoir la reine d'Angleterre et s'est retiré après l'avoir saluée cordialement.

La reine, accompagnée de l'impératrice Victoria, s'est rendue à 4 heures à Berlin; pour visiter l'impératrice Augusta.

Elle est restée pendant 35 minutes auprès de l'impératrice, entourée de toute sa cour.

En quittant l'impératrice Augusta, la reine s'est rendue au palais du kronprinz.

La foule qui se trouvait dans les rues suivies par les souveraines, les a saluées d'acclamations enthousiastes.

La reine d'Angleterre, l'impératrice Victoria et les princesses filles de l'Empereur sont retournées à Charlottenbourg à six heures du soir.

A huit heures a eu lieu, au palais de Charlottenbourg, un dîner auquel assistaient, en dehors de la reine Victoria, la princesse Béatrice, le prince Henri de Battenberg, les princesses Victoria, Sophie, Marguerite, les docteurs Wegne et Howell, tout le personnel de l'ambassade d'Angleterre et les personnes de la suite de la reine.

La reine Victoria a reçu aujourd'hui les membres de l'ambassade d'Angleterre et le prince de Bismarck.

NOUVELLES MILITAIRES

« EN REVENANT DE LA RUE »

Il y a huit jours, nous avons reproduit une information, donnée également par tous les journaux, annonçant que M. de Freycinet, aussitôt arrivé au ministère, avait levé l'interdiction faite aux musiques militaires de jouer *En revenant de la revue* et d'autres airs servant de prétexte aux manifestations boulangistes.

La France militaire dit que « cette nouvelle est absolument inexacte; aucune instruction n'est partie du ministère de la guerre pour rapporter la décision du 22 septembre 1887 relativement au choix du répertoire des musiques militaires. »

petite maison au bord de la mer. Mon mari est pêcheur, mais il n'a pas encore sa barque à lui et se loue chez les autres.

La chambre qu'occupait Giselle dans l'appartement du jeune baron, devait plus tard servir de salle de jeu et d'étude à celui-ci. Sur les murailles tendues d'étoffe claire et gaie étaient des cartes de géographie, de grands alphabets colorés, des images représentant des animaux de toutes sortes avec leurs noms écrits en grosses lettres. Dans un coin même, au grand étonnement de Giselle, se trouvait un énorme cheval mécanique.

Le baron d'Osterwald, qui voulait que son fils fût officier de cavalerie, jugeait utile de lui mettre déjà un cheval sous les yeux. N'avait-il pas eu pour exemple de prévoyance patriotique, ce roi de Prusse qui voulait mettre des sabres et des pistolets dans le berceau de ses enfants, pour leur apprendre de bonne heure à se défendre contre les envahisseurs de la patrie?

Il y avait aussi à la place d'honneur, de chaque côté de la cheminée, les portraits de l'empereur Guillaume et de l'impératrice Augusta.

A droite et à gauche de la bibliothèque, se voyaient en gerbes des trophées d'armes qui devaient se perfectionner et s'agrandir à mesure que le jeune baron avancerait en âge.

Quant à la bibliothèque, elle comptait déjà bon nombre de volumes sur ses rayons. En première

ligne, les œuvres du grand Frédéric, puis deux ou trois histoires de Prusse, les poètes nationaux, etc., etc.

Giselle, en étudiant les témoignages de prévoyance paternelle et grotesque du baron, ne put s'empêcher de tressaillir d'aise en songeant qu'elle aurait secoué ses chaînes avant le jour où le jeune baron serait en état d'épeler dans ces livres.

Cette première nuit, la jeune fille ne put dormir, non pas qu'elle eût besoin de garder les yeux ouverts pour éveiller la nourrice. Quel sommeil aurait tenu en présence des hurlements du jeune baron?

— Hein? qu'en dites-vous? demanda Méa le lendemain matin à la gouvernante. En a-t-il fait une vie, cette nuit? S'il était à moi, je crois bien que je lui tordrais le cou.

Elle n'en aurait rien fait pourtant; c'était une bonne et inoffensive créature, incapable de tuer une mouche et très capable d'attachement. La preuve en est qu'elle se passionna pour Giselle envers qui elle eut mille petites prévenances, mille délicatesses qu'on n'aurait pas été en droit d'attendre d'une nature aussi fruste. Bien que Giselle se montrât très reconnaissante d'une affection aussi spontanée, les attentions de Méa ne pouvaient remplacer auprès d'elle la tendresse enthousiaste de Frida. Elle se rappelait à chaque heure les caresses enfantines de cette chère petite créa-

ture, son naturel, son à-propos plein de grâce, ses élans naïfs et cette émotion soudaine, cet imprévu de l'expression qui avait tant de charme.

« Quel contraste avec ses sœurs! Morgue, pédanterie, raideur, tournure guindée du langage, telles étaient les jeunes Prussiennes.

A vrai dire, Giselle n'avait plus l'occasion de comparer; depuis qu'elle avait pris ses fonctions nouvelles, toute relation avait cessé entre elle et les autres habitants de la maison.

On la servait dans la chambre de la nourrice qui se mettait en quatre alors pour lui tenir lieu de maître d'hôtel et d'échanson.

Il fallait bien, en semblables occasions, que le jeune baron consentît à rester dans son berceau: la nourrice faisait la sourde oreille à ses cris.

— Tant pis pour vous, monsieur le mauvais sujet, disait-elle, je ne laisserai pas Mme votre gouvernante se lever pour prendre une assiette.

(A suivre.)

LES FRÈRES MAHON médecins spéciaux, « obtiennent mille guérisons par an dans les hôpitaux. » Maladies de la peau et du cuir chevelu, teignes, dartres, chute des cheveux, etc. Le docteur Mahon, chargé pendant trente ans de traiter à l'hôpital d'Angers, consulte le dernier dimanche de chaque mois à Angers, de 1 à 4 heures, à l'hôtel d'Anjou. Dépôt des Pommades MAHON à Saumur, à la pharmacie GABLIN. — Paris, rue Rivoli, 30.

L'Agence Havas a publié le même dément. L'air En venant de la r'vue reste donc interdit pour les musiques militaires.

LA CHAUSSURE POUR L'ARMÉE

La commission qui s'est réunie lundi au ministère de la guerre pour le choix d'une chaussure à adopter pour les troupes vient de décider, dit-on, que la chaussure dite rationnelle, et depuis longtemps employée en Allemagne, sera distribuée sans retard et mise à l'essai dans l'armée. Cette chaussure est réclamée d'ailleurs par tous les hygiénistes. (Figaro.)

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST

INSTITUTION SAINT-LOUIS DE SAUMUR

M. François Boutin, élève de l'Institution Saint-Louis, vient de subir avec succès, devant la Faculté des sciences de Poitiers, les épreuves du baccalauréat ès-sciences complètes.

VOTES DE NOS DÉPUTÉS.

Séance du 23 avril. — Sur la demande de priorité pour l'ordre du jour de M. de Martimpney ainsi conçu : « La Chambre, confiante dans la valeur de nos généraux, regrette qu'on leur enlève, pour la confier à un ministre civil, la suprême direction de l'armée française. »

Ont voté pour : MM. Berger, Fairé, de la Bourdonnaye, général Lacretelle, de Maillé, Marlet, de Soland, de Tervay.

La Chambre a repoussé cette motion par 353 voix contre 167.

GRAND CIRQUE INTERNATIONAL

Le grand Cirque International de M. Sam Lockart, qui vient d'avoir de si grands succès pendant son long séjour à Poitiers, va se rendre à Saumur.

M. Imbert, charpentier, construit au Chardonnet un immense et solide hippodrome.

A moins d'empêchements imprévus, les débuts doivent avoir lieu dimanche prochain.

Notre excellent confrère de Tours, M. Jules Delahaye, directeur du Journal d'Indre-et-Loire, vient d'être cruellement affligé.

Les journaux d'Angers nous apprennent la mort de son père, M. Delahaye-Bougère, directeur de la filature de la Madeleine, qui a succombé, mardi, après une longue et douloureuse maladie.

C'est un homme de bien qui disparaît. Nous nous joignons à la presse angevine pour adresser à M. Jules Delahaye et à sa famille l'expression de nos sympathiques condoléances.

ANGERS. — Dans sa tenue plénière du 23 avril courant, la Loge Maçonnique d'An-

gers a décidé, dit le Ralliement, que l'adresse suivante serait envoyée à M. Flequet :

« La Loge Travail et Perfection d'Angers, » a la faveur de vous adresser ses félicitations les plus fraternelles. Nous sommes heureux de voir à la tête du gouvernement un Franc-Maçon fervent et convaincu, un patriote éprouvé dont le dévouement inébranlable à la République saura conjurer le péril clérical, plus menaçant que jamais, et réaliser les réformes impérieusement réclamées par le suffrage universel, comme nécessaires à la vitalité et la prospérité de la République. » Dans cette espérance, T. C. et Ill. F., nous formons les vœux les plus sincères pour que vous puissiez mener à bonne fin cette œuvre libérale, patriotique et progressive, et préparer ainsi dignement la célébration du grand centenaire de la Révolution française. »

Pour copie conforme,

Le Vénérable, C. LAFFARGUE.

EXPOSITION CANINE A NANTES

Dimanche dernier, l'Exposition canine a ouvert ses portes pour recevoir, classer et nicher ses pensionnaires, qui seront très nombreux cette année.

Mille soixante chiens ont été inscrits. Cette Exposition promet de surpasser les précédentes, aussi bien par le nombre d'animaux et les variétés qu'on y remarque, que par l'installation même du concours.

Complètement isolés des diverses Expositions qui se tiennent sur nos deux grands cours, les chiens sont logés comme chez eux, dans la grande cour de l'ancienne caserne de la Visitation donnant sur la rue du Lycée.

Ils sont là dans des chenils parfaitement installés.

Les chiens ne sont séparés les uns des autres, dans toute la longueur des baraquements, que par des grillages en fil de fer, au lieu de cloisons en planches, ce qui est beaucoup plus pratique, à tous les points de vue. Trois grandes constructions latérales d'abord, en face l'entrée, traversent la cour. De larges allées séparent chacune d'elles et permettent aux visiteurs de circuler à l'aise; puis, tout autour de la cour, sans discontinuité, ce n'est qu'un immense chenil, où chiens de toutes races et de tous poils font un concert qui n'est pas précisément harmonieux.

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 25 avril.

Nos rentes se montrent un peu moins fermes qu'hier : 3 0/0, 81 15; 4 1/2 0/0, 106.90.

L'action du Crédit Foncier s'échange à 1,360. Les obligations communales et foncières de cet établissement sont toujours l'objet de demandes actives de la part de l'épargne en quête d'un placement, qui tout en lui offrant des chances certaines de plus-value, ne laisse rien à désirer quant à la sécurité.

La Société Générale se maintient très fermement à 450 fr.

Les Dépôts et Comptes courants sont en nouvelle amélioration à 607.60, en prévision du détachement de leur coupon semestriel de 7.50 au 1^{er}

mai prochain. Le taux de capitalisation de l'action est d'environ 6.50 0/0.

Le Panama a résisté vigoureusement et avantageusement au mouvement de réaction, elle termine à 345. La commission parlementaire a entendu, le 21 courant, le gouvernement, et à la suite des déclarations de M. le ministre des finances, elle a nommé M. Henry Maret rapporteur, avec mission de conclure en faveur du projet. Ce second rapport, adopté hier par la commission, va être déposé et l'urgence demandée.

L'assemblée générale de la Société des Métaux aura lieu le 28 courant.

La Transatlantique se négocie à 322.50. L'assemblée des actionnaires reste fixée au 31 mai.

Le Comptoir d'Escompte se traite à 1,036.25.

La Compagnie d'assurances l'Urbaïne-Vie a distribué pour le dernier exercice un dividende de 40 fr. nets d'impôts. Son système d'assurance complémentaire, combiné ingénieusement et réellement fécond, est de plus en plus apprécié des classes laborieuses.

Sans la foi nulle grande chose ne peut être accomplie

a dit Michelet : c'est parce qu'il avait la foi dans son œuvre que l'inventeur des Pilules Suisses a réussi; c'est ainsi que les Pilules Suisses sont employées aujourd'hui universellement, chez nous, en Belgique, en Espagne, en Portugal, partout enfin, comme un remède éprouvé contre les maladies de l'estomac, du sang, contre la goutte, les rhumatismes, etc.

Dernières Nouvelles

LA SÉPARATION DES CHAMBRES

Il est probable que les Chambres se sépareront dans le courant de cette semaine jusqu'au 10 et peut-être même jusqu'au 15 mai.

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC

On télégraphie de Berlin, 25 avril, soir :

« La fièvre est revenue plus forte que jamais, ainsi que tous les symptômes alarmants constatés ces jours derniers. »

Des bruits très alarmistes ont couru ce matin autour du palais, et le bulletin des docteurs n'a pas calmé les inquiétudes générales.

Le dénoyement fatal peut se produire d'un instant à l'autre. »

Dépêche télégraphique.

Service spécial de l'ÉCHO SAUMUROIS

Paris, 26 avril, 1 h. 33, soir.

Le gouvernement fait protester contre le discours du directeur du Musée céramique de Limoges, dans lequel l'orateur félicite M. Carnot d'avoir entrepris son voyage, malgré l'opposition du ministère.

S'il y a eu quelques hésitations, ce fut à cause de la rentrée des Chambres; mais, au conseil des ministres de samedi, on a approuvé unanimement l'itinéraire du voyage présidentiel.

Le gouvernement est décidé à attendre la rentrée en France de M. Constans, pour prendre une décision au sujet de l'Indo-Chine.

L'interim du gouvernement de cette province sera tenu par M. Richard, pendant l'absence de M. Constans.

M. Parodest nommé résident supérieur à Hanoi.

Un mouvement dans la magistrature coloniale va paraître incessamment. Il portera une réduction notable du personnel.

A cette époque de l'année où les légumes frais sont encore si rares et si chers, nous recommandons aux personnes soucieuses de leurs intérêts, les excellentes conserves de Petits Pois et Haricots verts de la maison Bonvais-Flon, de Nantes, vendus à l'ÉPICERIE CENTRALE : 0 fr. 50 c. la boîte de 1/2 litre pour 3 personnes, 0 fr. 95 c. le litre pour 6 personnes, et la boîte de 2 litres pour 12 personnes 4 fr. 75 c.

Voulez-vous acheter Bon Marché, adressez-vous à

L'ÉPARGNE POPULAIRE

87, rue d'Orléans, Saumur,

Où vous trouverez :

Des Complètes Haute Nouveauté, depuis 33 fr., Lingerie, Toile, Nouveautés, Draperie, Confections pour Hommes et Enfants, Chaussures, Chapellerie, Horlogerie, Bijouterie, Glaces, Meubles et Literie, etc., etc., en un mot tout ce qui concerne le Ménage, vendu à des prix défiant la concurrence.

THÉÂTRE BÉNÉVENT

QUAI DE LIMOGE.

JEUDI 26 Avril 1888,

Changement de spectacle

La MARIÉE du MARDI-GRAS

Folie-Vaudeville en 3 actes, de MM. Lambert Thiboust et Delacour.

Le spectacle sera terminé par :

L'Amour qué qu'est qu'ça ? opérette en 1 acte, de MM. Clairville, Siraudin et L. Thiboust.

Bureaux, 7 h. 1/2; rideau, 8 h. 1/4.

PRIX DES PLACES : Galeries, chaises, 2 fr.; premières, 1 fr. 50; secondes, 1 fr.; troisièmes, 50 cent.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE SUIVANT DÉCRET DU 4 MAI 1864

CAPITAL : 120 MILLIONS DE FRANCS

Siège social, 54 et 56, rue de Provence, à Paris.

AGENCE DE SAUMUR

Rue du Marché-Noir, 49.

Comptes de Chèques. — Bons à échéance fixe avec Coupons semestriels. — Ordres de Bourse. — Paiement et Escompte de Coupons (Paiement sans frais des Coupons des C^{tes} de l'Est, du Midi, d'Orléans, de l'Ouest et de Paris-Lyon-Méditerranée). — Opérations sur Titres (Conversions, renouvellements, échanges). — Garde de Titres. — Envois de Fonds (Départements, Algérie et Étranger). — Billets de Crédit circulaires. — Encaissement et Escompte des Effets de Commerce. — Avances sur Titres. — Crédits en Comptes courants et Crédits d'Escompte sur garantie de titres. — Souscriptions aux Émissions. — Renseignements sur les Valeurs de Bourse, etc.

PAUL GODDET, propriétaire-gérant.

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

L'EXPULSION

Nul parmi mes lecteurs n'a oublié le retentissement douloureux et prolongé qu'eut dans toute la France l'exécution des fameux décrets du 29 mars 1880. Les expulsions qui se succédèrent alors à intervalles rapprochés, provoquèrent dans tout le pays une stupefaction, une inquiétude, une angoisse que ni les discours habiles des politiques, ni les articles rassurants de la presse gouvernementale ne réussirent à calmer.

Depuis bientôt un siècle, le mot de liberté a si souvent retenti à toutes les pages de notre histoire, qu'il n'est pas un cœur qui ne batte à son évocation, quelque différente qu'en soit l'idée dans les esprits. Or, chacun sentait que la liberté était atteinte, atteinte dans ce qu'elle avait de plus sacré.

L'émotion fut énorme; elle fut universelle.

Hélas! elle fut tôt calmée.

Aujourd'hui, habitués à ne plus nous étonner de rien, nous parlons de ces heures orageuses comme des temps lointains sur lesquels la paix de l'oubli règne désormais.

C'est un épisode de ces grandes journées de no-

tre histoire catholique, faite de luttes vaillamment soutenues, d'humiliations et de douleurs admirablement supportées, que j'entreprends de raconter ici.

Ce fut un vendredi soir que la nouvelle se répandit à Champigny-sur-Seine : l'expulsion devait avoir lieu le lendemain au petit jour.

— Allons-donc !

— Pourquoi ?

— C'est une provocation inutile.

Le bruit était vivement discuté. Il paraissait vraisemblable aux uns; les autres le traitaient de ridicule; les amis du gouvernement criaient à tous les échos que c'était une manœuvre pour lui faire du tort dans l'esprit des populations religieuses du pays.

En effet, il y avait à Champigny, dans une petite maison sur le bord du fleuve, trois pauvres religieux qui desservaient une chapelle voisine et se livraient à la prédication dans toute la contrée. Trois Pères ! Le salut public exigeait donc qu'on les chassât d'une maison dont ils étaient propriétaires, comme le constatait un acte enregistré, en bonne et due forme, en règle avec toutes les exigences de notre législation !

La petite ville présentait le spectacle d'une agitation fiévreuse.

Qu'allait faire le sous-préfet ? Et le procureur ? et le commissaire de police ?

Le sous-préfet, nul ne lui faisait l'injure d'en douter, avait sollicité lui-même la faveur d'une petite manifestation anti-cléricale. C'était un homme zélé pour toutes les besognes qui portaient avec elles une récompense extraordinaire, qui font obtenir un avancement dû aux « services exceptionnels ».

Mais le procureur ? Il n'était pas arrivé depuis plus de huit jours et s'était tenu coi. On l'avait quelque peu oublié. C'était un inconnu et nul indice ne permettait de prophétiser quelle serait sa conduite.

Le commissaire de police avait cinq enfants, dont un fils dans l'administration. A dix heures du soir, on apprit qu'il avait donné et maintena se démission. Ce fut dans toute la ville comme un soulagement des consciences et les cris de « Vive Ledoux ! Vive le commissaire ! » se firent entendre dans les rues jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Au premier éveil de la terrible menace, je m'étais rendu chez les Révérends Pères pour les assister dans cette épreuve. Nous étions là une vingtaine d'hommes, dont le vénérable curé de la paroisse, Notre-Dame de Champigny.

Le soir, après la prière en commun, tandis que les religieux prolongeaient leur veille dans la méditation et l'oraison, nous nous jetâmes sur les tapis, les sièges, les lits, pour prendre du repos jus-

qu'à l'aube.

Vers quatre heures moins un quart environ, le jour paraissant à peine, on frappe deux coups à la porte.

— Allons, dit l'un des Pères, voici l'heure, Messieurs !

Nous nous levâmes.

Les trois religieux rentrèrent dans leurs petites chambres et s'y enfermèrent à clef.

Deux coups furent de nouveau frappés, plus forts que les premiers, mais sans violence.

L'un d'entre nous se rendit à la porte extérieure, déjà barricadée, et demanda d'une voix émue mais ferme :

— Qui êtes-vous ?

— Le Père Joseph qui revient du Midi et qui doit vous être annoncé, répondit une voix faible.

Le laïque qui faisait fonction de frère portier, regarda par le guichet à claire-voie et aperçut en effet devant lui un jeune homme en robe noire, pâle, défail, les yeux brûlés par la fièvre, sans force, haletant, soutenu par un vieillard, également vêtu d'une robe noire et qui semblait fort inquiet sur le compte de son compagnon de route.

— Ouvrez ! ajouta le vieillard. Je suis le Révérend Père Anselme.

(La fin à demain.)

ADRIEN HUBERT.

